

de plus, très ambitieux et rêvait de faire une grosse fortune... Un beau jour, il a donc quitté sa province où il étouffait, pour aller, comme tant d'autres, tenter la chance en Amérique...

— Vous connaissiez aussi, sans doute, ces détails ?

— Oui, monsieur, mais très vaguement, répondit Clotilde. Du reste, je crois bien que mon oncle Silvain ne nous écrivait jamais...

— Il était lancé dans de si grandes affaires et de si grandes spéculations qu'il n'en avait pas le temps, dit M. de Clairfeu en souriant. Mais cependant, ajouta-t-il, la preuve qu'il n'oubliait pas sa famille, la voilà !

Et le notaire montrait à Clotilde une large feuille de papier qu'il venait de tirer du dossier.

— Qu'est-ce que cela ? fit-elle.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non, monsieur.

— Cela, c'est son testament !

— Le testament de mon oncle ?

— Oui, le testament de votre oncle, décédé à Philadelphie, il y a deux mois... le testament de votre oncle qui m'a été remis par un de mes correspondants...

— Or, si je vous ai priée de passer à mon étude, c'est que cette pièce-là vous intéresse...

— Moi ?

— Car c'est à vous que votre oncle lègue toute sa fortune...

Un brouillard venait de passer devant les yeux de Clotilde.

— C'est-à-dire, ajouta le notaire en appuyant lentement sur les mots, sept millions huit cent quatre-vingt mille francs...

Et tandis que la jeune femme restait toute saisie et toute pâle, il reprit vivement :

— Oui, d'après sa volonté expresse, exprimée dans ce testament qui est inattaquable, votre oncle, qui était resté célibataire, lègue tout ce qu'il possédait aux enfants de sa sœur Marie-Madeleine Rousseau, épouse de Jean-Louis Didier... Or, comme vos parents n'avaient pas d'autre enfant que vous, c'est donc vous qui devenez son unique héritière...

— Il me semble que je rêve ! ne put s'empêcher de murmurer Clotilde.

— Un beau rêve, dans tous les cas, répondit vivement M. de Clairfeu avec un nouveau sourire... un rêve qui dans quelques semaines... le temps de remplir les formalités nécessaires, deviendra la réalité...

Et quelques semaines plus tard, en effet, Clotilde Didier que la misère avait forcée à abandonner son enfant... Clotilde Didier, la pauvre femme qui avait connu toutes les souffrances et toutes les privations... Clotilde Didier, la petite institutrice qui, pour gagner à peine de quoi vivre, avait, pendant tant d'années, couru chaque jour aux quatre coins de Paris... Clotilde Didier se réveillait riche, archi-millionnaire !

Millionnaire !

Ce mot qu'elle se répétait lui faisait passer un frisson dans les veines...

Millionnaire !

Était-ce bien vrai qu'elle était à présent aussi riche qu'elle avait été pauvre autrefois ?...

Était-ce bien vrai que tout cet or était à elle... que tout cette fortune lui appartenait ?...

Était-ce bien vrai qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination, le jouet d'un songe ?... bien vrai qu'elle ne connaîtrait plus les jours terribles qu'elle avait connus ?... bien vrai qu'elle allait enfin pouvoir retrouver sa petite Suzanne bien-aimée, et lui payer au centuple la dette qu'elle lui devait ?...

Car, avons-nous besoin de le dire ? sa fille était toujours sa seule, son unique pensée...

Mais depuis le jour terrible où elle avait abandonné la pauvre petite, elle avait tant souffert et tant pleuré ; mais sa vie, depuis cette époque, avait été un si douloureux martyre, que son cerveau s'était affaibli, que sa mémoire s'était éteinte...

Supplice atroce ! supplice inouï ! elle voulait courir vers son enfant, et elle ne savait plus où elle devait aller le chercher !... et elle se demandait, en se tordant les bras de désespoir, à qui elle devait s'adresser !

Oh ! certes, elle se rappelait bien la rue du Mail... la voiture dans laquelle, prête à s'évanouir, elle avait déposé la petite Suzanne, mais c'était tout.

Elle ne se rappelait plus qu'elle avait pris l'adresse de Jean-François... elle ne se rappelait de rien.

Mais il y avait la police qui l'aiderait... la police qui chercherait avec elle !...

Et c'est alors que ne vivant plus que dans une angoisse qui lui donnait la fièvre... que dans une angoisse atroce et qui augmentait tous les jours, elle avait fait mille démarches qui étaient restées sans résultat, mille démarches dont l'inutilité la rendait folle de chagrin et de douleur, quand enfin le souvenir de ce papier sur lequel elle avait écrit le nom du blanchisseur lui était revenu tout coup.

Et Clotilde se revoyait poussant un cri de joie, mais, presque aussitôt, devenant plus pâle qu'une morte...

Car ce papier, elle ne le retrouvait plus !... Égaré !... Perdu !... Et elle avait passé alors des jours si affreux, des jours si terribles qu'elle avait cru mourir, jusqu'au moment où Dieu, qui avait enfin pitié d'elle, le lui avait rendu !...

Et c'étaient, à présent, toutes les scènes qui s'étaient déroulées à Fontenay-sous-Bois, chez le comte de Belleruche, et jusqu'à la dernière qui venait d'avoir lieu chez l'infâme marquis de Prades, que Clotilde revoyait, que Clotilde revivait...

Puis cette longue vision où la jeune femme, toujours immobile sur son lit, comme un cadavre, avait revécu encore toutes les douleurs et toutes les misères de sa vie, et où toutes ses anciennes blessures avaient saigné et s'étaient rouvertes, cette longue vision enfin s'éteignit, s'évanouit...

Mais Clotilde n'était plus seule dans sa chambre.

La porte venait de s'ouvrir assez vivement et quelqu'un était entré.

C'était Maurice.

XXIV — LA MORTE ENTEND !

C'était Maurice qui, depuis de longues heures, attendait dans une impatience fébrile le retour de la mère de Suzanne.

Car Clotilde lui avait dit avec une telle assurance et un tel accent de certitude qu'elle allait chercher sa fille et qu'elle la ramènerait bientôt, que le fils d'Yvonne en arrivait parfois à se demander si, cette fois, son rêve ne l'avait point trompé, et si ce n'était pas en effet, ailleurs qu'au château de Morgoff, que se trouvait sa petite amie...

Mais si, cette fois, son rêve l'avait trompé, la disparition de la petite Suzanne n'en devenait pour lui que plus étrange, et il se demandait avec une angoisse qui croissait de plus en plus à mesure que Clotilde tardait à revenir, quel pouvait bien être le mystère qui se cachait encore sous cette singulière aventure.

Et tout en continuant à chercher le mot de cette énigme qui, pour lui, restait toujours indéchiffrable, il s'était mis à errer dans le parc, croyant à chaque minute que Clotilde allait enfin surgir tenant par la main la petite Suzanne...

Et comme son attente restait vaine... comme de plus en plus l'impatience le gagnait, il avait même quitté la villa pour faire quelques pas sur la route.

Et là encore il avait attendu longtemps sans voir paraître Clotilde.

Alors lentement et la tête basse, il était revenu chez M. de Belleruche, s'était assis sur un banc tout près de la grille, et le cœur atrocement serré comme s'il avait eu le pressentiment d'un malheur, il avait encore guetté, encore épié...

Toute la matinée s'était ainsi écoulée, et il était environ deux heures quand l'idée lui était venue d'aller voir dans la chambre de Clotilde.

— Qui sait ! se disait-il, peut-être est-elle rentrée sans que je l'aie aperçue ?

Il savait bien le contraire ; il savait bien aussi que si Clotilde avait été de retour, et quelle que fût la nouvelle qu'elle rapportât, elle se serait empressée d'aller vers lui, empressée de lui faire part de son chagrin ou de sa joie.

Mais, tout cela, il avait beau se le dire, c'était une force plus puissante que sa volonté qui le poussait à aller voir dans cette chambre.

Et il y était donc entré assez vivement, lorsqu'il ne put retenir un cri de surprise, un cri de saisissement.

Il venait d'apercevoir Clotilde... Clotilde sans vie... Clotilde dont le regard vitreux qui semblait se fixer sur lui était effrayant !

Aussi pâle qu'elle, il s'était d'un bond précipité vers le lit, et la gorge serrée par une immense émotion, il l'appelait :

— Mère !... Mère !...

Il venait de lui prendre la main et il eut un nouveau cri d'effroi : cette main était glacée !...

Il se jeta sur elle, la prit dans ses bras, et fut plus épouvanté encore. Il ne la croyait qu'évanouie, et elle était morte !

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**